

L'ART ARCHITECTURAL AU MEXIQUE : DE LA CONSTRUCTION À LA DÉCONSTRUCTION DE L'ALTÉRITÉ

Kouakou Laurent LALÉKOU
Université Félix Houphouët-Boigny
fohundy08042013@gmail.com

Résumé : Au Mexique, comme ailleurs dans le monde, la colonisation eut pour objectif de rendre le colonisé, in-colonisable, c'est-à-dire être semblable en tout point au colon. Cela passait par la conquête du colonisé dans son entièreté. Le cas mexicain est symbolique, de par l'onomastique territoriale : la Nouvelle Espagne. Le nom donné à cette vice-royauté de l'empire colonial espagnol, loin d'être anodin, était non seulement un acte de langage, mais aussi un acte « politique », une stratégie de marquage et de contrôle de territoire. Dans ce travail, bien que la conquête coloniale ait eu un caractère global, il s'agit pour nous, de montrer comment l'Espagne a fabriqué la différence au Mexique, en utilisant l'art architectural comme moyen de domination.

Mots clés : art architectural, Mexique, construction, déconstruction, altérité

Abstract: In Mexico, as in other parts of the world, the aim of colonization was to make the colonized un-colonizable. In other words, to be similar in every way to the colonizer. This meant conquering the colonized in its entirety. The Mexican case is symbolic, due to its territorial onomastics: New Spain. The name given to this viceroyalty of the Spanish colonial empire, far from being anodyne, was not only an act of language, but also a "political" act, a strategy for marking and controlling territory. In this work, although the colonial conquest was global in character, our aim is to show how Spain made a difference in Mexico, using architectural art as a means of domination.

Key words: architectural art, Mexico, construction, deconstruction, alterity

Introduction

Le Mexique précolombien avait une architecture en grande partie consacrée au culte des dieux. Les temples et les pyramides y avaient une place importante. Ils étaient des lieux de cérémonies religieuses, de communication entre les humains et les dieux. L'art architectural et sa maîtrise témoignaient du niveau d'évolution scientifique et spirituel. Au moment de la colonisation, ce rapport entre constructions monumentales préhispaniques et croyances religieuses, fut exploité par les espagnols. Dans une volonté d'imposer leur civilisation aux peuples du Mexique, ils firent construire, en lieu et place des temples des dieux, des édifices chrétiens tels que les églises, les basiliques et les cathédrales ; le plus souvent avec les matériaux des anciennes pyramides.

Il s'agissait de démolir tout ce qui rappelait les cultures autochtones. Ainsi, de nombreux pans du patrimoine culturel local furent ensevelis, avant même d'être découverts. Au cours de cette période, toute l'œuvre architecturale était portée sur les édifices catholiques. Pour les Espagnols, cela répondait au besoin d'évangéliser les populations indigènes (S. Le Ray, 1997). Les exemples sont : la Basilique Notre Dame de Guadalupe bâtie sur les ruines de la Pyramide de la déesse *Tonantzin*, Grande Déesse Mère des aztèques ; la *Catedral metropolitana* construite sur l'ancien site du *Templo Mayor* ; et le *Palacio nacional*, édifié à l'emplacement du Palais de Moctezuma où fut érigé antérieurement le Palais du Vice-roi et la maison de Hernan Cortés, conquistador du Mexique.

Quel rôle a joué l'architecture dans le processus colonial de construction de l'altérité ? En quoi l'architecture coloniale au Mexique contrastait-elle avec l'ancienne ? Comment, à rebours, s'est opérée la déconstruction de cette différence ? Au Mexique, de nombreuses constructions ont été réalisées à l'époque coloniale. Elles en sont les marqueurs historiques. Ici, l'architecture n'est plus seulement l'art de concevoir et de construire des bâtiments, elle est aussi un acte politique, un acte de pouvoir. Dans ce travail, il s'agit de montrer, en s'appuyant sur des données historiques, comment au moyen de l'architecture coloniale, s'est construite et déconstruite l'altérité au Mexique.

Nous articulerons nos réflexions autour de trois principaux axes. Dans un premier temps, nous proposerons une approche conceptuelle des termes altérité et architecture. Ensuite, nous présenterons, à travers le prisme de l'architecture coloniale, le mode de fabrication de la différence au Mexique. Pour terminer, nous mettrons en lumière les faiblesses de cette politique architecturale.

1. Des concepts d'altérité et d'architecture

Les termes altérité et architecture, ici, au-delà du sens propre, ont une signification contextuelle. Ils sont des notions définies en fonction du contexte coloniale et de la temporalité de leurs usages.

1.1. L'altérité, sens et signification

L'autre, c'est celui qui n'est pas moi. Il est différent parce qu'il est d'une autre race, ethnie, société, culture ou religion. Il l'est encore plus, parce qu'il n'est pas comme je l'imagine. Cette différence des natures située est acceptée, reconnue comme le droit de l'autre que moi à être lui. L'Altérité, c'est la reconnaissance de l'autre dans sa différence. Cette notion, à l'origine sans histoire, a fait l'histoire dans le contexte colonial. Elle eut un rôle majeur dans la négociation des relations sociales.

Ici, l'altérité devient un dispositif de pouvoir et de domination. Les différences sont interprétées, soit comme les signes de la supériorité du colonisateur sur le colonisé, soit ceux de l'infériorité de ce dernier par rapport au premier. Sur cette notion de différence, se sont fondées l'élaboration et la reproduction de privilèges (O. Quintero, 2010). Les « différences » à l'époque coloniale étaient donc des constructions sociales, politiques et idéologiques, discursives. La race, la culture et la religion qui sont liées aux contingences sociales ne font pas la différence, c'est plutôt la différence qui les fait (A. Memmi, 1994 [1982]). La raison est toute simple, la question de la race, de la religion, de la culture, ne se pose qu'au contact de l'autre, que dans notre rencontre avec l'altérité, dans une confrontation inédite avec un monde « autre » que le nôtre.

Lors de la colonisation du « Nouveau Monde », l'altérité a évolué de la représentation d'une dimension culturelle différente à la stigmatisation de l'autre. La colonialité ou « matrice coloniale du pouvoir » espagnol s'est établie sur l'idée que l'autre, l'alter est l'altération de l'identique (T. Todorov, 1986). Sur cette base s'est opérée la domination raciale et l'hégémonie culturelle sur les subjectivités indiennes. Elle eut pour fondement idéologique et politique l'assimilation. Les indiens devaient disparaître dans leurs différences, parce que niées, pour faire partie de l'empire colonial (E. M. Pinto Yépez, 2009). Dans cette perspective, fut aussi mise en contexte l'architecture au Mexique.

1.2. L'architecture : du concept et de son usage colonial

L'architecture correspond à l'expression artistique (façade, image, ornement, style, typologie) et aux diverses techniques de construction (système constructif), en un mot, c'est l'art de bâtir. Cet art savant et complexe a pour fonctions de donner des repères spatiaux et symboliques. Ces fonctions et leurs significations varient d'une civilisation à l'autre. L'architecture, c'est l'espace dans sa matérialisation, en d'autres termes, l'espace bâti, figuré par les traits

physiques, morphologiques et fonctionnelles de la spatialité. Elle est, dans les représentations, une forme d'explicitation et de transmission de messages à travers des images, des monuments ou autres structures. La dimension sociale et idéologique de l'espace apparaît essentielle dans l'Histoire (R. Koolhaas, 2005). Elle offre aux événements, dans l'espace construit et vécu, un sens, une signification.

Selon Guadalupe Salazar-González, « L'histoire de l'architecture est une approche du devenir de la spatialité ou une forme à partir de laquelle la société conçoit et utilise l'espace comme possibilité permettant de comprendre les processus sociaux et pouvant contenir les variantes de la notion d'architecture » (G. Salazar-González, 2005). L'architecture au Mexique, c'est le produit de l'histoire avec les civilisations précolombiennes et l'architecture coloniale. Ce fut une architecture fonctionnelle adaptée aux nécessités du moment historique. Elle était composée de forteresses. Les exemples sont le Couvent San Francisco de Campeche, le Couvent de Actopan et les quatorze monastères au pied du Popocatepetl. L'architecture était défensive. Les édifices étaient des forteresses destinées à protéger les missions, les églises, les hôpitaux et les établissements d'enseignement.

L'architecture coloniale mexicaine en tant qu'espace, lieu d'expérimentation et de production ; en tant que phénomène, processus et système de significations, devient le médiateur entre le construit et le social, l'action pratique et le symbolique (H. Lefebvre, 1974, p. 404). L'architecture, à travers la construction de l'espace, permet de donner aux relations sociales qui sont des abstractions concrètes, une existence réelle. L'architecture coloniale n'est pas neutre. D'ailleurs, aucune architecture ne l'est. Elle est la transcription matérielle de concepts, un instrument de signification, un lieu de négociation des relations sociales. Elle répond à un schéma de représentation sociale (J. Lévy et M. Lussault, 2000). C'est un texte en relation à un contexte et qui est sujet à interprétation. Au Mexique, au cours du processus colonial d'évangélisation et d'acculturation des indigènes, l'église a créé des modèles d'espaces consacrés aux édifices religieux pour informer et communiquer sur leur conception du monde, de la vie et du rapport avec l'environnement et le sacré. Ce qui allait avec des attitudes et des pratiques.

L'architecture, au travers de l'espace, devient un terrain de négociations et d'enjeux, un lieu de reconnaissance du pouvoir qui s'exerce à travers les dispositifs spatiaux. Ces dispositifs dans le contexte colonial où s'exerce une domination, permettent la transmission de certains messages : règles, normes, attitudes, conduites... Ils permettent, en outre, d'intérioriser la hiérarchie sociale constituée par les institutions. L'architecture, par le biais de l'espace, va se convertir non seulement en champ stratégique des relations de pouvoirs mais aussi de résistance, de la « gouvernabilité ».

2. L'architecture : fabrique de l'altérité coloniale

L'architecture coloniale au Mexique eut pour vocation d'évangéliser. Elle fut un ensemble de dispositifs persuasifs. Cette machine à faire croire permettait de communiquer sur les relations de pouvoirs, la nouvelle approche du sacré.

2.1. L'architecture coloniale : une architecture de conquête

Le Mexique est un pays montagneux, avec des peuples indigènes ayant atteint un niveau élevé de civilisation. La conquête d'un tel pays n'était pas supposée être facile. Face à ces peuples, les conquistadors ont, dans un premier temps, construit des églises fortifiées (D. Bayon, 1959, p. 275). L'objectif de ces édifices fortifiés était de deux ordres : le souci de sécurité et la catéchisation de ces terres encore imprégnées de religions autochtones. Un exemple de ce type d'architecture était l'église de Zempoala dans l'État d'Hidalgo. Pour Bayon, l'architecture coloniale en Amérique latine était une « Machine de guerre, en somme, d'une civilisation importée » (D. Bayon, 1959, p.275-276). L'architecture coloniale était une architecture de domination d'un culte nouveau.

Elle servait à affirmer la supériorité de la culture espagnole sur celles des peuples du « Nouveau Monde », en particulier les Mésoaméricains. Le Dieu des vainqueurs, des conquistadors devait trôner symboliquement sur ceux des vaincus. Ainsi, sur les ruines des temples et pyramides construits en honneur des dieux autochtones, vont être bâtis, en signe de triomphe, des églises et bâtiments gouvernementaux. Au plan religieux, la Pyramide de Cholula, dédiée à *Quetzalcoalt*, Serpent à Plume, fut utilisée comme piédestal de *Nuestra Señora de los Remedios* ; à la place de la pyramide de *Tonantzin* sur le Mont Tepeyac, fut construit le sanctuaire de la Vierge de Guadalupe.

Au plan politique, le Temple majeur ou *Templo Mayor* qui, chez les Aztèques, symbolisait la puissance des dieux et de l'empereur, a été le lieu d'édification de la *Catedral metropolitana*, symbole et expression de la domination de l'Espagne catholique sur les empereurs conquis. Un autre symbole de cette domination est la construction à l'emplacement du Palais de Moctezuma, du Palais du Vice-roi, la maison de Hernan Cortés ou *Palacio nacional*. La conquête a amené les Espagnols à démanteler les symboles architecturaux de la spiritualité et du pouvoir politique et économique des peuples autochtones au Mexique. De cette façon, sous l'architecture coloniale, il n'était pas rare de trouver enfouies les ruines de sites de rites préhispaniques, vestiges d'une altérité niée.

2.2. Les monuments : autre symbole de pouvoir

Au Mexique, une autre expression du pouvoir colonial était le caractère monumental des édifices (L. M. Roth, 1999). Pour les Espagnols, il s'agissait de réaliser des édifices qui surpasseraient en ordre de grandeur l'image de plénitude

et de permanence donnée par les temples et pyramides. Cela aura pour conséquence de donner à l'architecture coloniale, un caractère exclusif, en accordant la primauté aux idéaux de puissance, de permanence et de rupture. Il était question d'éviter que le christianisme naissant ne souffre d'aucune comparaison (H. Pujol, 2012). L'immensité et la somptuosité des édifices devait dépasser celles des pyramides et temples préhispaniques.

Cela a conduit les Espagnols à élever de grandes œuvres, d'énormes cathédrales. Parfois, leur achèvement prenait des siècles. La meilleure illustration en est la *Catedral metropolitana* construite entre 1573 et 1813. L'objectif était de faire des ouvrages religieux ou gouvernementaux des chefs-d'œuvre architecturaux dignes des privilèges dont ils sont les symboles. Les Espagnols, tout comme les autochtones, croyaient que plus la religion déployait son pouvoir et son luxe, plus elle devenait forte. Les exemples, au niveau indien, sont la grande Pyramide de

Tenochtitlan, dédiée au dieu de la guerre *Huitzilopochtli*, la Pyramide de Cholula ou Pyramide du Serpent à Plume, la plus haute au monde qui servait de support au sanctuaire du dieu des airs *Quetzalcoatl*, etc.

Au niveau espagnol, cela se percevait d'abord par l'échelle des bâtisses et le caractère prescrit de l'architecture. Dans un premier temps, il s'agissait de dépasser les œuvres déjà existantes. Dans cette perspective, les Espagnols, pour rendre plus visible leurs ouvrages, vont utiliser ceux des autochtones comme soubassement. L'objectif était de supplanter le paysage. Au cours de cette période, le maître d'œuvre était le Roi d'Espagne. Le lien entre architecture et politique s'observait dans la relation directe entre la monarchie et les concepteurs. Ce qui amène à parler d'architecture coloniale. Elle est sans lien avec l'espace dans lequel elle interagit avec le politique.

3. L'architecture et la déconstruction de l'altérité

L'architecture coloniale était un puissant moyen de communication et d'information. Cependant, elle eut deux limites : le caractère syncrétique de l'architecture coloniale et la double symbolique des sites.

3.1. Le caractère syncrétique de l'architecture coloniale

Dans le « Nouveau Monde », l'idée que l'architecture et la décoration soignée des églises, des couvents et des monastères contribueraient à convertir les indigènes et à renforcer leur dévotion était partagée par l'épiscopat et la vice-royauté (H. Pujol, 2012). Cette idée était fondée sur un supposé amour inné de l'indien américain, en particulier mexicain, pour l'exubérance, l'immensité, la somptuosité, en un mot pour tout ce qui est excessif. Cette raison fut à l'origine des œuvres monumentales entreprises au Mexique dans le cadre colonial. L'objectif était de surpasser l'indien dans ce domaine.

Au début de la conquête au XVI^e siècle, la rencontre entre le monde

chrétien et le monde mésoaméricain a donné lieu à un phénomène de transferts culturels dans les deux sens. Si le contexte colonial impliquait une domination militaire et culturelle européenne, en particulier espagnole, il n'effaça pas tous les aspects des cultures autochtones. Au contraire, il les instrumentalisa (M. Thro, 2021, p. 2). Le modèle colonial chrétien, pour des besoins catéchistiques d'évangélisation, devait s'adapter aux réalités locales, en développant une iconographie didactique chrétienne : la christianisation par des symboles indigènes. Parmi ces symboles, nous avons les guerriers-jaguars, aigles ou coyotes, correspondant à des ordres de chevalerie préhispaniques au sein de l'église d'*Ixmiquilpan*, dans l'État d'Hidalgo au nord-ouest de *Tepeapulco*. L'aigle et le jaguar symbolisent pour les populations préhispaniques, le soleil dans sa dualité : l'aigle est le soleil diurne dans son cheminement céleste et le jaguar, le soleil nocturne dans son cheminement souterrain.

À la christianisation des symboles indigènes ou de la christianisation par des symboles indigènes par laquelle les Chrétiens voulaient se placer dans une certaine continuité de la vie rituelle et religieuse des populations indigènes, il faut ajouter la réappropriation symbolique des édifices chrétiens par les Indiens.

3.2. La double symbolique des sites d'édifices chrétiens

Les Espagnols, pour manifester leur toute puissance, ont érigé en lieu et place des pyramides et temples préhispaniques, symboles de la spiritualité et du pouvoir politique et économique des peuples autochtones, des églises, des basiliques et des cathédrales ; le plus souvent avec les matériaux des monuments des premiers (S. Le Ray, 1997). L'objectif était de faire disparaître tout ce qui faisait penser aux cultures indigènes.

Ils construisirent sur le Mont Tepeyac où se trouvait la pyramide de *Tonantzin*, déesse la plus importante de la mythologie aztèque, le sanctuaire de la Vierge de Guadalupe. En substituant la Vierge de Guadalupe, symbole chrétien, à la déesse *Tonantzin*, symbole préhispanique, cet endroit qui était autrefois un lieu de pèlerinage, parce qu'il attirait des fidèles de toute la Més-Amérique, a conduit à une croyance syncrétique.

Si pour les espagnols, la vierge de Guadalupe était une manifestation de la vierge Marie, les autochtones voyaient en elle, leur déesse *Tonantzin*. Par cette double symbolique, la vierge de Guadalupe, vierge brune ou métisse, apparue il y a près de cinq cents ans, est devenue un véritable symbole d'appartenance, d'identité au Mexique. La basilique Notre-Dame de Guadalupe est le deuxième lieu de culte catholique le plus fréquenté au monde, après le Vatican. Symbole de foi populaire et figure syncrétique, elle est en bonne place dans l'imaginaire religieux et identitaire. Comme la basilique Notre-Dame de Guadalupe, un autre lieu est aussi fédérateur : la Place des Trois Cultures.

Lieu de mémoire gravé dans des pierres anciennes et nouvelles par l'architecte Mario Pani, la Place de Tlatelolco, *Zócalo* ou encore Place des Trois

Cultures, rassemble différents temps architecturaux : le monde préhispanique avec ses ruines, la période coloniale avec l'Eglise de Santiago et le Collège impérial de la Sainte-Croix, et enfin le monde d'aujourd'hui grâce aux bâtiments modernes qui entourent l'ensemble. Historiquement, c'est à cet endroit que, héroïquement défendue par Cuauhtémoc, Tlatelolco tombe aux mains de Hernán Cortés le 13 août 1521. Au plan architectural, c'est le lieu symbole du métissage mexicain. Espace de rupture et de continuité, le *Zócalo* représente le lieu où chacun trouve son compte quelle que soit sa perception de l'histoire.

Conclusion

L'architecture coloniale au Mexique, comme mode de représentation du pouvoir, fut une architecture fonctionnelle adaptée au moment historique. Elle mettait en scène, dans un contexte qui impliquait une domination militaire et culturelle, la relation entre colonisateurs et colonisés. Ce qui en faisait un acte politique, un acte de pouvoir, permettant de nier les peuples autochtones dans leurs différences. Mais, l'architecture a aussi ceci de spécifique : elle est un lieu de négociation des relations sociales, de transfères culturels. L'art architectural colonial espagnol s'est inspiré de l'idée d'immensité et de somptuosité caractéristiques des monuments du monde préhispanique et de certains symboles indiens. Il est ambivalent et présente plusieurs facettes, allant de la stigmatisation de l'Indien à sa représentation comme dimension culturelle différente. Son analyse suscite le questionnement de l'Altérité indienne au-delà du cadre symbolique, au moment où s'affrontent deux dynamiques au Mexique : les politiques multiculturelles visant à introduire l'altérité dans la nation et le récit national qui repose sur une forme de reconnaissance, d'intégration et/ou d'infusion de la différence de l'Indien dans le « nous » national.

Références

BAYON Damian, 1959, « Un domaine presque ignoré : l'Art architectural de l'Amérique espagnole », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*. 14^e année, n° 2, pp. 269-296.

KOOLHAAS Rem, 2005, « Entretien avec Rem Koolhaas. Changement de dimensions », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 361, Nov.- Déc., p. 92

LE RAY Sébastien, 1997, « Les civilisations indigènes ensevelies par la conquête de l'Amérique », *dialogues, propositions, histoires pour une citoyenneté mondiale*.

LEFEBVRE Henri, 1974, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.

LÉVY Jacques et LUSSAULT Michel, 2000, *Logiques de l'espace, esprit des lieux*, Paris, Belin, p. 299-315.

MEMMI Albert, 1994, (1^{ère} édition 1982), « Définitions », *Le Racisme*, Paris, Gallimard, pp. 103-133.

PINTO YÉPEZ Ermila., 2009, «La Alteridad negada en el discurso colonial», *Revista de Artes y Humanidades UNICA*, Volumen 10, n° 1, Enero-Abril 2009, pp. 181 – 204, Universidad Católica Cecilio Acosta, ISSN: 1317-102X

PUJOL Hervé, 2012, « La christianisation de la Nouvelle-Espagne ou le rêve d'une église indienne : les agents de l'évangélisation », *Cahiers d'études du religieux. Recherches interdisciplinaires*, 10.

QUINTERO Oscar, 2010, «Racismo, algunas definiciones y aproximaciones desde las ciencias sociales», Odile Hoffmann y Oscar Quintero Coord., *Estudiar el racismo. Textos y herramientas*, Documento de Trabajo No. 8 / Document de Travail N° 8, México, Proyecto AFRODESC/EURESCL, pp. 4-20.

ROTH Leland, 1999, *Entender la arquitectura, sus elementos historia y significado*. Barcelona: Editorial. G.G.

SALAZAR-GONZÁLEZ Guadalupe, 2005, «L'espace construit en Amérique latine coloniale. Perspectives d'étude », Alice Thomine-Berrada et Barry Bergdol (dir.), *Repenser les limites : l'architecture à travers l'espace, le temps et les disciplines*, Paris, Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, pp.71-77.

THRO Morgane, 2021, « L'art colonial des couvents du Mexique : adaptations et réappropriations du modèle chrétien. L'exemple d'Ixmiquilpan et Tepeapulco », *Carnet de l'Ecole Doctorale d'Histoire de l'art et Archéologie*, 124-Sorbonne, 18 mai, pp. 1-16.

TODOROV Tzvetan, 1986, « Le croisement des cultures », *Communications*, 43, p. 5-26.